

PIERRE VARÈNE

La mystérieuse amulette

ÉDITIONS
MONTREAL
DÉTECTIVE *Enrg.*

BeQ

Pierre Varène

Domino Noir # 002

La mystérieuse amulette

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 293 : version 1.0

La mystérieuse amulette

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Mort et disparition étranges

Depuis une semaine le grand chirurgien, Charles Arpin, était en vacances à sa maison d'été de Rougemont.

Depuis sept jours donc, il n'allait pas à l'hôpital ni à son bureau, il ne portait plus de faux-col et se promenait librement dans la montagne, en bras de chemise et pantalon négligé.

C'était le dimanche après-midi et il faisait un temps superbe.

En compagnie de son fils, Philippe, il avait poussé une pointe au-delà du village et était maintenant rendu près d'une petite fonderie qui avait maintenant l'air abandonnée.

En passant près d'un grand châssis, sur le

devant, par curiosité simplement, il jeta un coup d'œil dans la place.

Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir un homme, gisant par terre sur le dos.

– Regarde donc, dit-il à Philippe, ce type-là doit être malade.

– En effet. Nous pourrions peut-être lui porter secours.

– C'est ça, entrons.

– Mais la porte était fermée à clef de l'intérieur.

– Essayons la fenêtre, suggéra le jeune homme.

– Elle est barrée également, dit le père après avoir fait une tentative pour l'ouvrir.

– Je prends une pierre et je vais briser la vitre afin d'ouvrir la tagette.

Lorsque le fameux chirurgien mit la main sur le cœur de l'homme, il constata qu'il ne battait plus.

D'ailleurs le corps était froid ; il avait même

déjà la rigidité cadavérique.

– Ce doit être le gardien de l’endroit, expliqua Charles Arpin, tu vois, il a un costume.

– Je sens un révolver dans sa poche, ajouta Philippe.

– Fouillons-le pour voir.

Mais en le déplaçant, ils trouvèrent un couteau enfoncé jusqu’au manche dans le dos du mort.

– C’est un meurtre alors ! s’exclama le chirurgien.

– Nous serions probablement mieux de ne rien toucher.

– Bah ! le constable de la place n’y verra pas d’inconvénient. D’ailleurs il va référer l’affaire immédiatement à la police Provinciale.

Dans les poches de la victime, ils trouvèrent un révolver calibre 38 qui n’avait pas été tiré et différents objets qu’on porte ordinairement sur soi.

Mais il y avait en outre une petite peinture miniature sur verre.

– Regarde, papa, comme c'est délicat ce médaillon !

– Étrange qu'on trouve cela dans les poches d'un gardien. Vois il y a un cercle en or et quelques petits diamants d'incrustés.

– Mais ça vaut une fortune !

– Et on ne trouve jamais de choses semblables dans les goussets d'un gardien de nuit d'une petite usine.

– Tu as bien raison. Je me demande s'il ne s'agit pas d'une des fameuses miniatures de René Sauder ?

– Tu veux parler du fameux peintre qui demeure à l'autre bout du village ?

– C'est ça, en effet. Il n'y a que lui pour faire un dessin aussi délicat.

– Tu dois être aussi surpris que moi de trouver cela ici ?

– C'est entendu. Je la mets dans ma poche et nous allons rendre visite à Sauders. On dit que c'est un type qui n'est pas bien commode, mais qu'importe si nous pouvons lui rendre service,

faisons-le.

– Tu n’as pas peur que la police soit mécontente de voir que tu retiens un objet qui est peut-être un indice ?

– Je veux juste montrer cela à Sauders et je le rendrai à la police provinciale aussitôt qu’elle sera sur les lieux.

– Alors nous lui téléphonons ?

– Pas tout de suite. Voyons Sauders avant.

– Je crains bien que cela ne nous attire des ennuis.

– Sois sans inquiétude, va.

En chemin le Docteur Arpin pensait à la réputation que le peintre fameux s’était faite dans la place.

Dans le pays entier il passait pour un artiste inégalable, mais dans son petit village, on ne l’aimait pas.

Il était même détesté par toute la population.

C’est le fils du peintre qui ouvrit aux visiteurs.

– Monsieur Sauders est-il ici ? demanda le chirurgien.

– Non. Je suis son fils, Jean. Si je puis vous être utile, je suis à votre disposition.

– C'est à monsieur votre père que nous voulions parler.

– Il est en voyage actuellement, je regrette.

– Y a-t-il longtemps qu'il est parti ?

– Il est parti hier après-midi pour Montréal.

– Quand doit-il revenir ?

Jean Sauders eut l'air de trouver les questions indiscretes et regarda fixement ses visiteurs pendant quelques instants avant de répondre.

– Il reviendra probablement demain ou la journée suivante.

Charles Arpin exhiba alors le médaillon qu'il avait trouvé dans les poches du mort à la fonderie et demanda :

– Je crois bien qu'il s'agit ici du travail de monsieur votre père ?

– En effet ! C'est même son travail préféré. Il

a fait cette peinture tout au début de sa carrière et c'est elle qui l'a révélé aux connaisseurs. Depuis il l'a enrichie de pierres précieuses et l'a toujours gardée avec lui, comme porte-bonheur.

– Vous voulez dire qu'il ne s'en séparait jamais ?

– C'est bien ça. Puis-je vous demander comment il se fasse que vous l'avez maintenant en votre possession ?

Le chirurgien se demandait s'il devait raconter ce qu'il avait vu à la fonderie.

Quelque chose lui disait qu'un malheur avait dû arriver également au fameux peintre.

Pourtant il se devait de fournir au jeune homme le plus d'explications possibles.

Pendant qu'il raconta la découverte qu'il venait de faire à Jean Sauders, il envoya Philippe au premier téléphone, pour qu'il avertisse la police provinciale à Montréal, car il n'y avait pas d'appareil chez le peintre, d'après la réponse de son fils.

Le récit une fois terminé, Jean Sauders était

devenu songeur.

– Je commence à avoir des appréhensions au sujet de mon père, dit-il enfin.

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

– C'est que jamais il ne se sépare de cette amulette. Et le fait qu'elle a été trouvée sur le théâtre d'un crime peut porter à bien des conjectures.

– Vous ne savez pas où votre père se retire quand il va à Montréal ?

– Non. Je sais qu'il va voir des clients. Parfois il couche chez l'un d'eux, parfois dans un hôtel.

– J'ai fait avertir la police provinciale. Les policiers vont certainement vous voir au sujet du médaillon.

– Vous allez me le remettre, n'est-ce pas ? Mon père y tient tellement.

– Je ne puis faire cela. Il faut que j'en parle d'abord à la police.

– Mais qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?

Le chirurgien était surpris de l'insistance du

jeune homme, mais il n'en laissa rien paraître.

– Je regrette, dit-il, mais j'aime mieux la remettre à la police personnellement. Je n'ai aucun doute qu'on vous la rende après examen.

– Pourquoi alors ne pas en parler au policier de la place ?

– Je suis bien certain qu'il ne prendra pas une cause de meurtre sur ses seules épaules. Alors aussi bien aller directement au but.

– Je crains bien que notre policier ne sera pas content de cela.

– J'en prends la responsabilité. Ne vous tracassez pas pour cela. Bonjour, monsieur Sauders.

Charles Arpin marchait maintenant dans la direction de sa demeure.

Il pensait aux événements qui s'étaient passés depuis une couple d'heures et ne parvenait pas à relier ensemble les constatations qu'il avait faites.

Qui aurait bien pu avoir intérêt à tuer le

gardien de la petite fonderie ?

Et surtout comment pouvait-il se faire que le porte-bonheur dont René Sauders ne se départissait jamais fut dans les poches de ce gardien ?

Il devait certainement y avoir là-dessous quelque chose de plus important que le meurtre d'un simple bonhomme de la qualité du gardien.

Il marchait depuis cinq minutes à peine quand un auto s'arrêta près du trottoir et le constable Trefflé Bonin en descendit.

– Eh ! monsieur Arpin...

– Bonjour constable.

– Je voudrais vous parler.

– Ici ? Allons chez moi.

– Non. Tout de suite.

– De quoi s'agit-il ?

– Je veux savoir pourquoi vous ne m'avez pas prévenu au sujet du meurtre que vous venez de découvrir ?

– J'ai fait avertir la police provinciale. Cela

n'était donc pas suffisant ?

– C'est moi qui suis en charge à Rougemont.

– Je comprends, mais quand il s'agit de meurtre...

– C'est à moi à décider. Je me demande quelle autorité vous avez pour vous mêler de ces choses.

Le chirurgien n'était pas habitué à se faire traiter de la sorte. Aussi est-ce assez vertement qu'il répondit :

– Je suis convaincu que l'affaire dépasse de cent coudées celles que vous avez l'habitude de régler. C'est ça qui m'a fait aller directement à la police provinciale, si vous tenez à le savoir.

– C'est une bonne chance, vous, que vous ayez une grosse réputation comme chirurgien. Autrement je vous coffrerais immédiatement pour avoir retardé l'exercice de la Justice. D'ailleurs nous aurons certainement l'occasion d'en reparler.

– À votre goût. Est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

– Pour le moment, oui. Mais ne vous absentez

pas de la place.

– Je ne saurais le faire ; j’ai encore une semaine de vacances. Et d’ici là, je suis certain que vous aurez solutionné le meurtre, ajouta-t-il avec un sourire moqueur.

Une autre complication s’ajoutait maintenant aux questions que se posait le chirurgien, avant la rencontre du constable.

Comment pouvait-il se faire que Bonin fut déjà au courant du meurtre ?

Philippe et Jean Sauders n’étaient-ils pas les seuls à le savoir ?

Or Jean Sauders n’avait pas de téléphone chez lui et il demeurait passablement loin des voisins.

C’était réellement impossible qu’il ait pu avertir le constable assez tôt pour que celui-ci surgit dans un aussi court délai.

Philippe n’avait certainement pas parlé de l’affaire, car il le lui avait bien recommandé.

Peut-être l’opératrice du téléphone rural ?

Il aurait fallu qu'elle écoutât la conversation de Philippe avec la police de Montréal.

Mais elle n'avait pas le droit de le faire.

Et en admettant qu'elle se serait permis cette indiscretion, elle n'aurait pas été se trahir en en parlant, même au constable Bonin ?

Encore un mystère !

Charles Arpin s'engageait maintenant sous la rangée d'arbres qui bordaient le chemin conduisant à sa résidence.

À peu près au milieu il entendit un bruit étrange de feuilles remuées.

Mais comme il levait la tête, il n'eut que le temps de voir deux pieds qui s'abattirent aussitôt.

L'inattendu de l'attaque le fit s'écrouler par terre.

Il ne s'était pas encore ressaisi que son assaillant lui, administrait une série de coups de poings au visage qui paralysèrent aussitôt toutes ses forces de résistances.

De la manière que l'autre agissait, il en voulait

certainement à la vie du chirurgien.

Celui-ci ne fut pas long à perdre connaissance.

Quand il revint à lui quelle ne fut pas sa surprise de se trouver couché dans son lit et de voir son fils à ses côtés.

– Que m’est-il donc arrivé ? demanda Charles Arpin.

– Tu as été cruellement battu par un inconnu dans l’allée qui conduit à la maison.

– Qui m’a amené ici ?

– Moi ! Heureusement que j’ai entendu du bruit. J’ai accouru et ton assaillant a pris la fuite.

– L’as-tu reconnu ?

– Pas du tout. Il s’est enfui aussitôt qu’il a entendu mes pas sur le gravier. Tout ce que j’ai pu remarquer c’est qu’il s’agissait d’un homme.

– Comme ça aucune description possible ?

– Malheureusement non.

– Heureusement que j’achève mes études de médecine. J’ai pu te panser. J’espère que j’ai bien fait cela, pour mon premier patient en dehors de

mon internat ?

– C'est très bien, Philippe. Mais je n'en reviens pas de cette agression.

– On voulait certainement te tuer, car je t'assure que tu as des marques de coups, bien proches de parties vitales dans la tête.

– Mais pourquoi aurait-on voulu me faire disparaître ?

– C'est peut-être à cause de la miniature... ?

– Que veux-tu dire par là ?

– Ton assaillant s'en est emparé.

– Tu ne me dis pas ?

– Quand je suis arrivé auprès de toi, j'ai remarqué que tes poches avaient été retournées et différents objets gisaient sur le sol. J'ai cherché l'amulette de monsieur Sauders, mais elle n'y était plus, tandis qu'il ne te manquait rien d'autre, pas même ton portefeuille qui contenait beaucoup d'argent.

– Ah ! bien ça, par exemple, c'est étrange !

– Tu avais raison. Il s'agit d'une affaire

beaucoup plus importante que le meurtre d'un simple gardien de nuit.

– Tu as téléphoné à la police provinciale ?

– Oui. Dès que je t'eus laissé.

– As-tu parlé de l'affaire à d'autres personnes ?

– Pas du tout. Tu m'avais d'ailleurs recommandé de n'en rien faire. Je me suis contenté de t'attendre à la maison.

Le chirurgien raconta alors son entrevue avec le constable Bonin à sa sortie de chez les Sauders.

– Qui a bien pu prévenir le constable ? demanda Philippe.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Peut-être Jean Sauders ?...

– Mais il n'a pas le téléphone chez lui.

– S'il avait menti...

– Alors il pourrait être également mon assaillant... ?

– De toute façon le temps que t'a fait perdre

Bonin à discuter avec toi a étrangement servi au criminel pour te précéder dans l'allée...

– Tu as quelque chose là ! Mais est-ce que Bonin pourrait être mêlé à cela ?

– C'est difficile à croire, mais ça regarde bien mal...

– Jean Sauders aurait pu sous un prétexte quelconque inciter Bonin à me retenir sur mon chemin, afin d'avoir le temps de s'installer dans l'arbre.

– En admettant que ce fut Sauders... ?

– Il tenait tellement à l'amulette que je ne vois pas d'autre suspect pour le moment.

II

Une cause pour le Domino Noir

Simon Antoine, connu dans les cercles sociaux, comme le jeune homme le plus riche de Montréal, était encore au lit, le lundi qui suivit les événements de Rougemont quand le téléphone vint le tirer de son sommeil.

Naturellement, son domestique avait l'ordre de ne pas le déranger. Aussi fallut-il une communication très importante pour qu'il se fut permis de l'éveiller.

C'était Benoît Augé qui désirait lui parler et le seul fait de mentionner son nom avait suffi pour enfreindre la règle.

Ce jeune homme était le principal reporter au grand journal, *Le Midi*.

Mais il était en outre le principal assistant du

Domino Noir, ce Maître des maîtres dans la poursuite des criminels.

Ce n'était pas public naturellement. De même que très peu de personnes à Montréal, ou ailleurs, savaient que le jeune millionnaire, Simon Antoine, n'était pas le richissime oisif qu'il paraissait être, mais surtout le Domino Noir.

Si on rencontrait Simon Antoine dans les Clubs fashionables de la Métropole ou d'ailleurs, on aurait pu plus souvent le trouver enfermé dans son luxueux appartement situé au sommet d'un gratte-ciel de la rue Saint-Jacques, réfléchissant sur quelque problème criminel ou courant les routes, un masque noir sur la figure, à la poursuite de criminels insaisissables.

– Quelque chose de nouveau, Benoît ? demanda le Domino Noir, après un bonjour amical.

– Des événements étranges viennent de se passer à Rougemont, au pied de la montagne. Nous venons de les apprendre au journal et j'ai cru bon de vous déranger, car je crois bien qu'il s'agit d'une affaire des plus importantes.

– Tu as bien fait. Raconte.

Quand le journaliste eut complété son récit, après avoir nommé le Docteur Charles Arpin, le Domino ajouta :

Mais le docteur Arpin est un de mes grands amis ! Je vais profiter de cela pour aller lui rendre visite et me mettre au courant des détails.

– Puis-je vous être utile ?

– Pas pour le moment. Si tu apprends quelque chose, téléphone ici. Mon domestique te donnera le moyen de m’atteindre, car s’il s’agit d’une cause pour moi, je ne resterai probablement pas chez le docteur Arpin.

– À vos ordres.

– Merci, mon vieux et bonjour.

Aussitôt sa toilette terminée, Simon Antoine n’avait pas perdu de temps à monter dans sa puissante routière et à se diriger vers Rougemont.

Philippe Arpin le reçut avec joie.

– Êtes-vous au courant de l’accident qui est

survenu à mon père, hier ? demanda-t-il.

– Oui. Je l’ai appris par les journaux et suis venu prendre des nouvelles de son état.

– Il n’est pas trop bien, car les coups à la tête ont été administrés avec une grande force. Cependant il n’y a pas de danger pour sa vie.

– C’était donc aussi grave que cela ?

– D’après moi on a voulu le supprimer complètement. Si je n’avais pas fait fuir son assaillant, je crois bien que c’en était fini pour lui.

– Comme ça, il n’est pas assez bien pour que je passe le voir ?

– Au contraire. Venez. Il serait certainement bien fâché d’avoir manqué votre visite.

– Si tu penses que je ne le fatiguerai pas trop...

– Nous ne lui parlerons pas trop longtemps, si vous voulez. Quant aux détails du drame, je pourrai vous raconter le tout, en dînant.

– Bien aimable à toi...

Le chirurgien n’était pas trop mal en effet, en

comparaison de ce qu'il avait enduré.

Il était bien content de voir son vieil ami et insista pour qu'il restât quelques jours à Rougemont.

– Tu seras peut-être curieux de suivre les développements de l'affaire qui ne manquera pas d'être sensationnelle, déclara le médecin.

– C'est vrai que je suis toujours attiré par les crimes compliqués.

– Comme complication, tu vas être servi à souhait. Es-tu au courant de ce qui s'est passé ?

– Pas encore, mais Philippe m'a promis un récit complet. Quant à toi, je comprends qu'il te faut du repos. Je te quitte.

– Remonte me voir quand ça te le dira, car je m'ennuie formidablement dans mon lit.

– Ce n'est pas une fin de vacance agréable, en effet.

Le jeune étudiant en médecine raconta donc par le menu détail ce qui s'était passé.

Il savait en effet que son visiteur était un grand

ami du Chef de la police municipale, à Montréal, et qu'il s'intéressait aux causes importantes et dignes d'intérêt.

Il ne cacha pas non plus les doutes qui avaient surgi dans son esprit et celui de son père, au sujet du constable Bonin et du jeune Sauders.

– Avez-vous eu des nouvelles du peintre ? demanda Antoine.

– Pas encore. Je sais que la police provinciale qui est arrivée ici hier soir a tenté de le retracer à Montréal, mais ils n'ont pas encore réussi à le localiser.

– C'est étrange. Pourtant Montréal n'est pas bien loin d'ici.

– L'opinion ici veut que monsieur Sauders ait été assassiné lui aussi.

– A-t-on quelque indice à cet effet ?

– Aucun, sauf que son amulette qui ne le quittait jamais a été retrouvée dans les poches du gardien assassiné.

– Et il semble évident que c'est au sujet de la même amulette que ton père a failli être assassiné

lui aussi ?

– Cela ne fait pas de doute.

Au cours de l'après-midi, Simon Antoine laissa le jeune étudiant veiller sur son père pour aller marcher dans le village.

Il savait que les gens de Rougemont voyagent par autobus lorsqu'ils vont à Montréal.

Il s'en fut donc rendre visite à l'agent de la Compagnie de Transport Provincial.

Le préposé aux billets qui avait déjà été interviewé par la police provinciale s'imagina que le jeune millionnaire était encore un détective et s'empressa de le renseigner.

– J'ai bien vendu un billet aller et retour pour Montréal, à monsieur Sauders, samedi après-midi.

– Mais il est revenu le soir même, n'est-ce pas ?

– Comment le saviez-vous ?

– J'ai l'impression que ses affaires ne devaient

pas le retenir longtemps parti.

– Vous avez bien raison. Il est revenu par l'autobus de minuit.

– L'avez-vous vu descendre vous-même de l'autobus ?

– Certainement. J'avais d'ailleurs quelques passagers qui montaient en direction de Sherbrooke.

– Y a-t-il beaucoup de monde qui descendirent en même temps que monsieur Sauders ?

– Il devait y avoir au moins cinq autres personnes.

– Vous ne les connaissez peut-être pas ?

– Il y avait un pur étranger, mais les quatre autres ne me sont pas inconnus, quoique ce soient des étrangers à Rougemont.

– Ils y sont déjà venus, je suppose ?

– À peu près une fois par mois, ou au moins à tous les deux mois, ils viennent rendre visite au vieux savant, qui a un gros laboratoire dans la montagne.

– Ce sont probablement des savants eux-mêmes ?

– Vous auriez beaucoup plus de renseignements sur leur compte à l'hôtel, car ils se retirent là chaque fois qu'ils viennent ici.

– Je vous remercie de vos renseignements.

– Il n'y a pas de quoi. Je suis toujours prêt à collaborer.

L'hôtelier fut aussi loquace que l'agent de billets.

Il était d'ailleurs satisfait de la tournure que prenaient les choses pour lui.

En effet outre les savants, il avait maintenant à son hôtel trois détectives provinciaux et voilà que monsieur Antoine s'enregistrait également.

En signant dans le registre des chambres, Simon Antoine nota les noms des cinq étrangers qui étaient descendus samedi soir de l'autobus.

Quatre d'entre eux avaient ajouté les lettres M. D., après leur nom. À n'en pas douter il s'agissait bien des savants dont avait parlé l'agent de billets.

Mais qui était l'autre ? Ce Sylvère Brisson, de Toronto ?

S'adressant à l'hôtelier, il demanda :

– Monsieur Brisson est-il à sa chambre actuellement ?

– Non. Pourquoi donc, monsieur ?

– J'ai un ami de Toronto qui s'appelle Sylvère Brisson. Je me demande si ce ne serait pas lui.

– C'est un grand homme, aux cheveux grisonnants. Il boîte légèrement du pied droit...

– C'est en plein cela ! Vous a-t-il dit quand il rentrerait ?

– Non. Mais comme vous le connaissez, je vais vous dire quelque chose.

– Il ne lui est rien arrivé, toujours ?

– Voici. Samedi soir il a réservé sa chambre ici, puis a quitté l'hôtel dans la nuit. Depuis il n'est pas revenu...

– Ah ! ça, par exemple ! Serait-il retourné à Toronto ?

– Je ne crois pas, car il a laissé ses bagages

dans sa chambre, et ils sont de grande valeur.

– Pourtant on ne doit pas s'égarer dans Rougemont. Y aurait-il un autre hôtel ?

– Non.

– Je vais monter dans ma chambre pour un moment.

– Avez-vous des bagages, monsieur Antoine ?

– Ils sont dans ma voiture que j'ai laissée chez le docteur Arpin. Je reviendrai ce soir pour coucher.

En prenant le repas du soir avec Philippe Arpin, Simon Antoine le questionna sur le vieux savant de la montagne.

– Oh ! c'est toute une histoire, monsieur Antoine ! s'exclama l'étudiant dès la mention qu'avait fait le jeune millionnaire.

– Est-ce un type de la place ?

– Non. C'est un allemand, du nom d'Otto Muerter.

– Pas un espion, toujours ?

– Non pas. Dès l'avènement d'Hitler, il l'a

réprouvé publiquement. D'ailleurs vous avez dû en entendre parler déjà : il donnait des conférences un peu partout et a publié plusieurs volumes scientifiques.

– Je ne suis pas un savant comme ton père et toi, tu sais.

– Depuis la guerre il s'est retiré dans la montagne et il a cessé de se montrer en public.

– Que fait-il là ?

– Personne ne le sait exactement.

– Mais il doit venir au village de temps à autre ?

– Jamais. Son domaine est même clôturé et personne ne pénètre à l'intérieur. Il est aussi solitaire qu'un moine de la Thébaïde.

– Pourtant il reçoit des visiteurs étrangers ?

– C'est vrai. On le dit. D'après moi il se livre à des recherches dans son laboratoire et en communique le résultat de temps en temps à d'autres savants qui viennent ici.

– Y a-t-il longtemps qu'il a installé son

laboratoire ?

– Moins de trois ans.

– Est-ce très considérable ?

– J'ai vu la bâtisse du dehors. C'est très imposant. Cependant jamais quelqu'un d'ici n'y a pénétré.

– Il doit être très riche probablement.

– Je ne crois, pas, car c'est un philanthrope étranger qui lui a fourni l'argent nécessaire a son installation.

– Sais-tu qui ?

– Non.

– Connais-tu les docteurs Girard, de Toronto et Dubois, de Montréal ? Je crois que ce sont de grands savants eux aussi.

– Le docteur Girard est même un auteur renommé en biologie. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

– Je crois qu'il est venu rendre visite à Muerter.

– Pas dernièrement certain, car il est

actuellement à l'hôpital Victoria, à Montréal.

– Comment sais-tu cela ?

– Papa l'a opéré il y a dix jours et chaque jour il communique avec l'hôpital à son sujet.

– Tu es bien certain de cela ?

– Je n'ai aucun doute là-dessus.

Simon Antoine conversa quelques minutes encore avec son jeune ami et sortit prendre une marche.

Il faisait maintenant nuit noire et l'obscurité servait ses plans. Un observateur attentif aurait pu alors remarquer dans les rues du petit village l'ombre d'un homme marchant tout près des grands arbres, le long du trottoir.

Mais cet homme était presque invisible dans le soir, car en outre d'être vêtu de noir, l'homme avait le visage dissimulé sous un loup de la même couleur.

Le DOMINO NOIR était à l'œuvre.

Sa première visite fut pour la petite fonderie

où un gardien avait été trouvé assassiné.

À l'aide d'un petit outil spécial, qui avait été fabriqué spécialement sur ses instructions, le Domino ouvrit la serrure de la porte d'entrée.

De sa lumière de poche, il inspecta minutieusement la grande salle où il venait de pénétrer. Il ne paraissait pas y avoir de nouveau gardien, ce qui n'était pas sans l'accommoder considérablement.

Sur le plancher de ciment se voyait encore, tracée à la craie blanche, la place où avait reposé le cadavre de la victime.

Mais ce n'est pas surtout cela qui intéressait le nocturne visiteur.

Il se dirigea immédiatement vers les quatre grandes fournaises qui servaient à faire chauffer le métal.

Il y en avait trois qui étaient encore passablement chaudes. Une seule paraissait éteinte depuis une journée ou deux.

Elle était pleine de cendres cependant.

C'est par là que commencèrent les recherches.

À l'aide d'une pelle, le Domino sortit les cendres qui étaient encore dans le foyer.

Au cours de cette opération, il avait remarqué que des objets durs se trouvaient parmi les cendres.

Prenant ensuite un râteau, il se mit en devoir d'étendre les cendres de façon à découvrir tout corps étranger qui s'y trouvait.

Il eut bientôt devant lui un petit amas d'os calcinés : une vingtaine environ.

En les examinant de près il n'eut pas de peine à se convaincre qu'il s'agissait là d'ossements humains.

Il fit un paquet du tout et allait s'en aller quand il pensa au compartiment de la fournaise, situé en dessous du foyer.

Comme de raison il y avait là aussi des cendres en quantités.

Dans ce dernier lot, il trouva un diamant de la plus belle eau et d'une pesanteur de trois carats environ.

Il vérifierait plus tard, mais le diamant devait

appartenir au peintre Sauders, de même que l'amulette qui avait été trouvée dans les poches du gardien assassiné.

Dans l'esprit du Domino Noir, il ne restait que très peu de doutes sur le drame qui s'était déroulé dans la fonderie.

On y avait entraîné le peintre de miniatures pour l'assassiner, le dépecer et le faire brûler dans une fournaise.

Mais le gardien était survenu et comme il avait déjà trop vu, on s'en était débarrassé.

Cela ne disait cependant pas qui étaient les auteurs du forfait.

Peut-être qu'une visite au studio de l'artiste révélerait quelque indice qui avait échappé à la police.

La maison était très vaste et comme il n'y avait pas grand monde, le Domino s'attaqua à la porte principale d'entrée.

Aucune lumière ne brillait de l'extérieur. Il en était ainsi en dedans.

Le visiteur clandestin avait noté de l'extérieur

que le deuxième étage avait des fenêtres hautes et d'une fabrication toute spéciale. Il n'y avait donc aucun doute quant à l'emplacement de la pièce qu'il cherchait.

Une fois entré dans le studio, il ouvrit quelques lampes de tables dont la lueur ne serait pas visible du dehors, mais qui l'éclairaient suffisamment pour ses recherches.

Rien de bien spécial dans cette pièce qui renfermait quantités d'œuvres du célèbre peintre, sauf une grande toile à l'huile représentant un saint, grandeur naturelle.

Était-ce l'œuvre de Sauders ? Abandonnerait-il la miniature pour se lancer dans le grand genre ?

En se faisant ces réflexions, le Domino reculait pas à pas pour avoir une meilleure perspective du tableau.

C'est alors qu'il perçut un bruit insolite.

Sur le coup il réalisa qu'il n'était plus seul dans la pièce.

Par instinct il se jeta de côté si vivement qu'au

lieu de surprendre, l'intrus en fut lui-même désorienté.

C'était une femme de très forte taille. Ses traits étaient durs et ses bras gros comme ceux d'un bûcheron.

C'est à l'aide d'une grosse hache qu'elle avait voulu frapper le Domino Noir.

Mais la parade de celui-ci, exécutée au moment précis où la hache s'abattait, l'avait privée de son objectif et elle s'enfonça dans le plancher de bois.

Un solide coup de poing à la mâchoire eut raison de l'agresseur, déjà tellement surprise qu'elle n'avait pas eu le temps de se mettre en garde après avoir lâché son arme.

– Je te tuerai une autre fois, menaça cependant la femme étrange.

– Qui es-tu ? demanda le Domino.

– Je suis la femme de ménage ici.

– As-tu l'habitude de te promener avec une hache dans la maison ?

– Je ne prends pas de révolver moi, pour chasser les voleurs.

– Mais je ne suis pas un voleur. Je suis à la recherche de ton maître.

– Ce ne sont pas de tes affaires. Laisse-le tranquille.

– Je crois bien qu’il est mort cependant.

– Non. Ce n’est pas vrai !

– Tu parais donc bien renseigné. Je crois que je vais t’emmener à la police...

– Non ! Non ! Je ne veux pas voir la police : ils vont m’enfermer.

– Pourquoi t’enfermer ? As-tu fait quelque chose de mal ?

– Le constable d’ici, Trefflé Bonin, il dit que je suis folle et il veut me priver de ma liberté.

– Mais tu ne l’es pas, n’est-ce pas ?

– Non. Demande à monsieur Sauders. Il me garde, lui, je travaille pour lui et il est satisfait de mes services.

– Où est-il Sauders ? Je le cherche...

– Ah ! tu ne sais pas ?

– Tu es mieux de me le dire, sinon je t’emmène au constable Bonin.

– Je ne le dirai pas...

– Alors tu vas venir.

Elle était encore par terre. Ses yeux roulaient dans ses orbites. On aurait réellement dit quelque’un privé de son intelligence. D’un autre côté comment l’artiste aurait-il pu garder une folle à son service ?

Comme elle ne disait toujours rien, quoiqu’elle eut l’air de réfléchir intensément, le Domino, pour l’effrayer, se mit en devoir de retirer la hache du plancher.

C’est ainsi qu’il constata que le fer était taché d’une matière rougeâtre, qui ne pouvait probablement être autre chose que du sang.

Cette énergumène, une hache tachée de sang. Tout cela ne pouvait manquer d’avoir une connexion avec les ossements trouvés dans la fournaise de la fonderie.

Il avait fallu un instrument contondant

passablement fort pour débiter le cadavre avant de le mettre dans la fournaise.

Et qui sait si cette folle n'était pas l'auteur du double meurtre de la fonderie ?

Et puis ne venait-elle pas de parler comme si René Sauders était encore vivant.

Le Domino reprit donc d'une voix menaçante ;

– Si tu ne me dis pas où se trouve René Sauders, je t'emmène au constable Bonin. C'est mon dernier avertissement. Parleras-tu...

– Tu ne me livreras pas, si je t'indique l'endroit ?

– Non. Pas pour le moment du moins.

– Viens avec moi alors.

Elle se releva, tandis que son compagnon s'apprêtait à la suivre, la hache d'une main et le paquet d'ossements de l'autre.

La maison était située tout à fait à l'extrémité du village. Le prochain voisin n'était autre que le vieux savant Otto Muerter, plus haut dans la montagne.

À peu près à mi-chemin, avant d'arriver au laboratoire de l'ermite, la femme s'arrêta et indiqua de la terre fraîchement remuée, à l'ombre de trois pins de forte taille.

– Il est ici ? questionna le Domino.

– Oui. Tu peux me croire.

– Tu vas cependant rester avec moi aussi longtemps que je n'aurai pas trouvé moyen de déterrer le corps.

– C'est bien facile, il y a une pelle tout près.

– En disant cela, elle disparut un moment dans la nuit pour revenir aussitôt avec une vieille pelle.

Et elle-même avec autant de force qu'un homme, se mit en devoir de creuser.

On entendit bientôt le bruit de la pelle touchant quelque chose de dur.

Le Domino éclaira de plus près avec sa lumière de poche.

C'était un crâne.

– Je peux m'en aller maintenant ? demanda-t-elle encore.

Était-elle l'auteur des meurtres, qui se chiffraient maintenant à trois ?

Pouvait-il la laisser en liberté ? C'était probablement une folle irresponsable, mais tout de même très dangereuse.

– Non. Tu vas m'aider. Je veux recueillir ces ossements.

Ils trouvèrent, dans la cave de la maison du peintre une vieille malle, où ils entassèrent les os disloqués.

Mais pour cela le mystère n'était pas éclairci.

En effet ces ossements ne pouvaient être ceux du peintre, car ils étaient certainement vieux de deux ou trois ans.

De qui étaient-ils ? Et comment cette vieille folle savait-elle ?

Par dessus le marché la fosse était récente.

– Tu m'as menti, affirma le Domino. Ces ossements ne sont pas ceux de ton maître.

– Oui. Je te le dis.

Tout en fouillant dans la fosse pour recueillir

tous les indices possibles, le Domino Noir trouva une montre en or, qui semblait être de grande valeur.

À l'intérieur du boîtier il y avait un numéro et deux initiales : S. B.

Serait-ce Sylvère Brisson ? Mais ces restes ne pouvaient être les siens car il était encore vivant, samedi soir dernier lorsqu'il s'enregistra à l'hôtel.

Néanmoins c'était une trace importante dans tout ce galimatias de morts violentes. À l'aide du manufacturier, en produisant le numéro, il y aurait moyen de retracer l'acheteur de la montre.

Le Domino Noir s'en retourna à l'hôtel avec ses deux paquets d'ossements et la hache en se demandant ce qu'il ferait de la folle.

Il décida soudain de l'envoyer chez le peintre et de téléphoner à la police provinciale pour qu'elle la détienne comme témoin important, de façon à la mettre hors d'état de nuire, si réellement elle était à la base des crimes.

Le Domino Noir avait bonne réputation parmi

tous les corps de police. Aussi n'eut-il pas de misère à convaincre le lieutenant-détective qui était en charge de la cause.

Il alla ensuite déposer ses colis dans son auto.

Il revint quelques minutes à la résidence de son ami le docteur Arpin, où il se présenta sans son masque naturellement.

– Vous avez été bien longtemps absent ! s'exclama le fils du docteur qui veillait encore.

– Excuse-moi, mon vieux. J'ai marché dans la montagne et me suis perdu dans l'obscurité.

– Vous allez rester à coucher ici. Je vous ai fait préparer une chambre.

– Merci pour ton invitation. Je dois retourner à Montréal, où j'ai des affaires importantes à régler demain matin, dès la première heure.

– Ce n'est pas loin. Vous partirez demain.

– Merci pour ton invitation. Je dois retourner à Montréal immédiatement. J'étais simplement venu prendre congé.

– Papa sera bien fâché de ne vous avoir pas

remercié de votre visite lui-même. Je n'ose l'éveiller, car il dort bien en ce moment.

– Je ne voudrais pas que tu le fasses. Je préfère revenir plutôt.

– Si vous me promettez de revenir demain ou le jour suivant, je vous laisse partir, convint enfin le jeune homme avec un sourire.

– Entendu alors. Demain ou après demain.

III

Sylvère Brisson

Une fois rendu dans son appartement de la rue Saint-Jacques, à Montréal, le Domino Noir, qui était redevenu le jeune Simon Antoine, ne se coucha pas immédiatement.

Il passa dans une pièce spécialement aménagée en laboratoire et entreprit de faire diverses expériences sur les ossements qu'il avait rapportés de Rougemont.

Après plusieurs comparaisons et une étude précise, il constata que ceux qu'il avait trouvés dans les cendres de la fournaise dans la fonderie étaient bien des ossements humains et qu'ils appartenaient au genre masculin. D'autre part ils n'étaient pas vieux.

Il n'en était pas ainsi de ceux déterrés de la fosse sous les pins. Ils pouvaient certainement

avoir de deux à trois ans. Mais ils étaient ceux d'un homme également.

Sans aucun doute, ils avaient été conservés ailleurs et récemment enfouis à l'endroit où la folle les avaient révélés.

Tout cela cependant n'était pas pour éclaircir le mystère.

Plus il avançait, plus le Domino Noir trouvait des complications et des ramifications à l'affaire.

N'y avait-il pas jusqu'à la hache qui était tachée de sang humain ? Ce dont il était certain maintenant, après avoir analysé la matière rougeâtre qui la tachait à différents endroits.

Pour mettre de l'ordre dans ses idées, le Domino résolut de faire le point.

Il prit une feuille de papier et y inscrivit les principales phases du mystère dans leur ordre chronologique.

Dimanche après-midi, découverte du gardien de la fonderie par le chirurgien Arpin. Il était mort d'un coup de couteau dans le dos ; assassiné sans aucun doute. Dans ses poches une miniature

qui ne quittait jamais le célèbre artiste, René Sauders.

Voyage de Sauders à Montréal. Départ de Rougemont samedi après-midi et retour annoncé pour le lundi suivant. L'artiste revient cependant dans la nuit du samedi au dimanche. Mais personne ne sait où il est, malgré des recherches actives.

Lundi soir le Domino découvre des ossements dans une des fournaises de la fonderie et parmi les cendres un gros diamant.

Ici une question se posait : à qui avait appartenu le diamant ?

Le même soir découverte d'une peinture à l'huile dans le studio du peintre de miniatures. Personne ne savait que Sauders s'occupait de peintures à l'huile.

Puis c'est l'étrange rencontre de la folle avec une hache tachée de sang.

Cette folle prétend alors que des ossements vieux de deux ou trois ans, sont ceux du peintre Sauders.

Parmi ces restes une montre ayant de toute évidence appartenu à Sylvère Brisson, qui était encore en vie samedi soir.

Une entrevue avec la famille Brisson serait certainement à propos.

Le Domino Noir téléphona à la compagnie américaine qui avait manufacturé la montre et il apprit après avoir donné le numéro de série que cette montre avait été vendue à un marchand de Toronto.

D'un autre côté, Sylvère Brisson s'était enregistré à l'hôtel de Rougemont comme venant de Toronto.

Sous le nom de Simon Antoine, le Domino prit place à bord de l'avion de Trans-Canada à destination de la Ville-Reine.

Comme il avait le nom et l'adresse du marchand, il n'eut pas de peine à le localiser immédiatement pour lui rendre visite.

En consultant ses registres, car il y avait une garantie d'attachée à la montre, le marchand put

facilement fournir le nom et l'adresse de son client.

C'était bien Sylvère Brisson.

Quand il se présenta à la spacieuse résidence de ce dernier, il apprit comme il s'y attendait bien que le maître de la maison était absent pour quelques jours.

C'est son fils qui reçut Simon Antoine.

Celui-ci avait pris quelques informations sur monsieur Brisson et avait appris qu'il s'agissait d'un financier très haut coté.

Il choisit donc le prétexte d'affaires pour entamer la conversation.

Quand le jeune homme eut été mis en confiance, Simon Antoine y alla plus directement dans ses questions :

– Comme ça, monsieur votre père a pris l'avion pour Montréal samedi après-midi, et il devait aller ensuite jusqu'à Rougemont ?

– C'était bien l'itinéraire de son voyage.

– Serais-je indiscret en vous demandant le but

de son voyage là-bas ?

– Pas du tout. Il allait voir un vieux savant du nom d’Otto Muerter.

– Pas ce vieil ermite qui s’est retiré dans un laboratoire spacieux depuis la guerre ?

– Nul autre, monsieur Antoine.

– Alors je déduis que votre père s’intéressait aux découvertes du savant ?

– D’une façon oui.

– Que voulez-vous dire ?

– C’est mon père qui a financé la construction du laboratoire. Il a dû verser tout près de \$200 000. pour cela.

– Il est très généreux.

– Sans vouloir en tirer gloire, mon père est très riche et il lui est arrivé souvent de faire des dons à des institutions scientifiques.

– D’après ce que je comprends ce sont des dons considérables...

– Oh ! ce n’est pas toujours la même chose que dans les cas de monsieur Muerter. Dans ce

dernier cas il a fait plus que dans aucun autre précédemment.

– Savez-vous s’il avait des raisons spéciales ?

– Je sais qu’il n’a pas agi comme dans les autres circonstances.

– Que voulez-vous dire ?

– Il a versé tout l’argent nécessaire à la construction et à l’aménagement du laboratoire, mais il en a reçu en échange le titre de propriété.

– Si je comprends bien, le vieux savant se trouve simplement l’occupant du laboratoire, qui appartient en réalité à monsieur votre père.

– C’est bien cela. Papa a voulu se réserver la propriété, non pas pour lui, mais afin de pouvoir faire continuer les recherches de Muerter, par qui il jugerait à propos après la mort de ce dernier.

– Je suppose qu’il y a là-bas d’importantes découvertes en cours ?

– C’est bien ça. Des choses qui sont supposées révolutionner certains traitements de maladies contagieuses. Alors si Muerter mourait avant d’avoir mis ses découvertes à point, papa offrirait

à d'autres de continuer.

– Cela m'intéresse réellement, monsieur Brisson, car je m'intéresse moi-même à la science. Mais je ne savais pas que votre père y portait lui-même autant d'intérêt.

– Comme vous le connaissez, vous devez savoir qu'il n'aime pas beaucoup parler de ses œuvres. C'est probablement la raison pour laquelle il ne vous a jamais touché un mot du laboratoire de Rougemont.

– Avant de vous quitter, je me permettrai de vous poser encore une question. Vous ne savez pas exactement la date du retour de votre père ?

– Il devrait être ici d'un jour à l'autre.

– J'aurais dû téléphoner avant de quitter Montréal. Je n'ai pas été sage.

– Peut-être vous avait-il donné rendez-vous ? Vous savez il s'est agi là d'un voyage tout à fait impromptu.

– C'est ça alors, car il m'avait fait entendre qu'il serait à Toronto au début de la semaine.

– Je puis vous certifier qu'il ne s'est décidé

qu'une heure à peine avant le départ de l'avion pour Montréal.

– Il devait alors avoir quelque chose de très important à régler ?

– J'ignore le but exact de son voyage, mais je sais qu'il a été décidé après la visite que lui a faite un courtier d'ici, monsieur Edmond Dupuis.

– Sont-ils partis ensemble ?

– Non. Monsieur Dupuis est venu à la maison peu après le dîner, samedi et il est resté enfermé avec mon père pendant une bonne heure. Quand il est sorti, monsieur Dupuis ne paraissait pas du tout de bonne humeur. Quant à mon père, je ne l'ai jamais vu autant en colère. C'est alors qu'il m'a prévenu qu'il prenait l'avion pour Montréal et qu'il se rendait en toute hâte au laboratoire d'Otto Muerter, à Rougemont.

– Je comprends. Encore une fois excusez-moi de vous avoir retenu aussi longtemps.

– Ne mentionnez pas, monsieur Antoine. J'étais très heureux de faire votre connaissance et je dirai à mon père que vous êtes venu. Sait-il où

vous atteindre à Montréal ?

– Oui. Dites-lui de me téléphoner aussitôt son retour.

– Je n’y manquerai pas.

– Ah ! j’oubliais. La dernière fois que monsieur votre père est passé chez moi, j’ai trouvé un gros diamant sur le tapis de mon cabinet de travail. Je me demande s’il ne lui appartiendrait pas.

Et en même temps, il exhiba le diamant qu’il avait trouvé avec les ossements calcinés, dans la fournaise de la fonderie de Rougemont.

Mais le jeune homme secoua négativement la tête aussitôt, en répondant :

– Mon père ne porte aucun diamant. Il n’est certainement pas à lui.

– Alors, bonjour, monsieur Dupuis.

Dans l’avion de retour, Simon Antoine réfléchissait aux notes qu’il avait prises, ainsi qu’à ce qu’il venait d’apprendre.

D'abord Sylvère Brisson n'avait pas l'intention de se rendre à Rougemont le samedi précédent. C'est la visite d'Edmond Dupuis qui l'y avait décidé.

Peut-être aurait-il dû voir ce Dupuis avant de quitter Toronto. Mais c'est une autre pensée qui l'obsédait.

Il avait découvert trois victimes à date. Mais une seule avait été identifiée hors de tout doute : le gardien de la fonderie.

Il restait deux lots d'ossements.

Mais là encore il y avait une distinction à faire. Un lot était vieux tandis que l'autre était récent.

Cependant il y avait deux disparitions au tableau : celle du peintre et celle de Sylvère Brisson.

Lequel des deux était représenté par les os découverts dans la fournaise de la fonderie ?

En plus, sur chacune des victimes le meurtrier avait planté des objets étrangers.

Le porte-bonheur du peintre sur le gardien. La

montre de Brisson sur le vieux squelette. Enfin un diamant non identifié avec les ossements de la fournaise.

Ce qui importait donc, c'était de savoir à qui appartenait le diamant.

Et c'était probablement à Rougemont que se trouvait la réponse.

En arrivant là, Simon Antoine ne se rendit pas immédiatement chez ses amis Arpin, mais il monta à sa chambre d'hôtel, qu'il avait retenue la veille.

En passant près du comptoir, il réalisa que personne ne se trouvait dans les environs.

Il en profita donc pour prendre les noms des célébrités qui s'y étaient inscrites samedi soir.

Il achevât à peine ses inquiries que le propriétaire apparut.

– Mais vous n'avez pas couché ici hier soir, monsieur Antoine ! s'exclama-t-il.

– Je suis resté chez des amis. Je coucherai

probablement ce soir.

– Vous êtes le bienvenu, monsieur, et s’il vous manque quelque chose, rappelez-vous que nous nous ferons un plaisir de vous accommoder.

– Vous êtes bien aimable, monsieur. Je me souviendrai de votre offre au besoin.

– C’est la même pour tout le monde. Parlez-en aux médecins qui sont arrivés samedi soir. Ils paraissent très satisfaits de notre service.

– Sont-ils encore ici ?

– Ah ! oui. Je crois même qu’ils passeront la semaine.

– Comme ça je suis en compagnie distinguée.

– Oui... certainement...

– Vous avez l’air d’hésiter ? questionna Simon Antoine avec un sourire engageant.

– Je ne veux rien dire de ces messieurs, mais je ne pensais pas que ces savants buvaient tant de bière le soir. Naturellement, je ne me plains pas. Ils sont tellement de bons clients...

– C’est pour se reposer après leurs sessions

d'études chez monsieur Muerter, je suppose.

– C'est probablement ça. Ils passent leurs journées là-haut et ne reviennent ici que pour boire de la bière et se coucher.

– Ils ne font pas de bruit, j'espère, car j'ai le sommeil léger ?

– Non pas. Non pas.

Et on voyait que l'hôtelier commençait à craindre d'en avoir trop dit pour la tranquillité de son client.

Une fois dans sa chambre, Simon Antoine demanda longue distance au téléphone et appela les fameux médecins dont il avait relevé les noms dans le registre de l'hôtel.

Comme il s'y attendait, il retraça chacun d'eux. Mais tous étaient bien loin de Rougemont.

Ainsi les signataires du registre étaient des imposteurs.

Mais quelles étaient leurs relations avec le vieil ermite de la Montagne ?

Il y avait certainement un lien.

Sauders, Brisson, la montre de ce dernier et son arrivée en même temps que le peintre et principalement des faux médecins qui, comme lui venaient visiter Otto Muerter.

Une visite à l'ermite de la montagne s'imposait.

Pendant d'après les renseignements qu'il en avait, il ne serait pas facile de pénétrer dans son sanctuaire.

Ah ! le jeune Arpin lui ferait bien ouvrir les portes.

Mais avant de partir, Simon Antoine avisa encore une fois son hôtelier loquace.

– Connaissez-vous quelqu'un ici, monsieur, qui porterait un gros diamant ?

Et en même temps il lui montrait celui trouvé avec les ossements.

– Il n'y a pas de doute, répondit l'hôtelier, ce diamant est celui de monsieur Sauders.

– Vous l'avez déjà vu ?

– Il avait l'habitude de le porter monté sur une

bague. Mais dernièrement il s'est plaint devant moi de ce que les agrafes de sa bague étaient usées et qu'il avait bien peur de perdre son diamant.

C'est évidemment le sien. Je vais aller chez lui le lui rendre.

– Mais il n'est pas encore de retour à Rougemont. Vous n'avez donc pas entendu parler de sa disparition. On croit qu'il a été assassiné.

– Vous ne me dites pas ! Comme je suis étranger ici, je ne savais pas.

– Eh bien oui ! Il y a eu un meurtre et une disparition depuis samedi dernier ici. C'est même la première fois que des affaires du genre arrivent ici.

– Cela a dû faire beaucoup d'émoi dans la place ?

– Vous me le dites ?

La propriété du vieux savant était entourée d'une haute clôture dont les broches à n'en pas douter devaient être électrifiées.

– Ce ne sera pas facile de pénétrer sur le

terrain, dit le jeune Arpin à son compagnon, si le vieux ne veut pas nous ouvrir les barrières.

– Sonnons quand même, répondit Simon Antoine, et nous aviserons après.

Contrairement à leur attente, Otto Muerter, vint lui-même à leur rencontre et les introduisit dans son domaine.

Arpin fit les présentations et ajouta que son compagnon était un bienfaiteur de la Science, qui cependant n'avait jamais mis les pieds dans un laboratoire.

C'était naturellement la raison que Simon Antoine avait donné chez le docteur Arpin, pour justifier son désir de visiter Otto Muerter.

Dès le premier abord, le jeune millionnaire avait été frappé considérablement par la ressemblance du savant avec le portrait de saint dans l'atelier du peintre Sauders.

Était-ce simple coïncidence ou y avait-il une relation quelconque entre les deux hommes ?

Antoine décida que le savant avait dû poser pour la peinture, autrement les traits n'auraient pu

être aussi ressemblants.

Muerter. le reclus, ouvrait donc sa porte à Sauders, à moins que le savant fut descendu lui-même de son nid pour fréquenter le studio de l'artiste. Ce qui pourtant paraissait être invraisemblable.

– J'abuse probablement de votre bonté, monsieur Muerter ? déclara Simon Antoine, après que le jeune étudiant eut exposé le but de leur visite.

– Je n'ai pas l'habitude de recevoir de visiteurs, répondit le savant d'une voix posée et uniforme, mais comme j'ai bien entendu parler de vous et de vos largesses philanthropiques, je crois qu'il est de mon devoir de vous satisfaire.

– Vous m'obligez infiniment.

– Venez.

– Le temps est probablement mal choisi en outre pour vous imposer cette corvée ?

– Que voulez-vous dire ?

– En descendant à l'hôtel, j'ai constaté que vous receviez ces jours-ci plusieurs sommités de

la science médicale et que vous devez être très pris par vos entretiens.

Otto Muerter regarda le jeune homme avec un air de soupçon, mais la flamme de ses yeux s'éteignit bientôt, devant le calme de son interlocuteur.

– C'est vrai, dit-il, j'ai des visiteurs, mais je puis disposer de quelques minutes pour vous.

– Réellement je ne sais comment vous remercier...

Pendant toute la visite, le jeune Arpin regardait le savant avec des yeux inquisiteurs. Il ne parlait presque pas, s'intéressait aux appareils de laboratoire, puis contemplait Muerter chaque fois qu'il en avait la chance, lorsqu'il pensait que celui-ci ne s'en apercevait pas.

Le manège n'échappa pas à Simon Antoine cependant.

Aussi sur le chemin du retour, demanda-t-il à son compagnon :

– Je n'ai pu m'empêcher de remarquer que tu regardais Otto Muerter à la dérobée tout le long

de notre visite. Suis-je indiscret en te demandant la raison de ce manège ?

– C'est bien fou, peut-être, mais il me semble que je ne pouvais pas reconnaître en la personne de notre cicérone, le conférencier que j'ai vu à l'Université il y a quelques années.

– Es-tu sérieux ?

– Je dois probablement me tromper, mais il me semble que l'autre était passablement plus petit.

– Et les traits du visage ?

– Quant à ça, ils sont dissimulés sous une barbe abondante. Il portait également la barbe quand j'ai suivi ses conférences.

Très intéressé, Simon Antoine poursuivait :

– N'y a-t-il pas quelque autre signe en plus de la taille, qui te permettrait de trouver une différence entre l'homme que tu as déjà connu et celui que nous venons de rencontrer ?

– Si j'y avais pensé plus vite, j'aurais observé sa main gauche.

– Avait-elle quelque chose de spécial ?

– La première phalange de son petit doigt manquait.

Simon Antoine qui avait le don d’observation, avait remarqué sans aucun doute possible, que la main gauche de son hôte était complète.

Non qu’il ait attaché de l’importance à cela, mais il avait cherché chez le savant quelque marque ou signe capables de le faire reconnaître.

Et il était bien certain maintenant que le petit doigt était entier, car il aurait pris note de la particularité que l’amputation aurait présenté.

Ainsi ce n’était pas Otto Muerter qui était maintenant en possession du laboratoire.

Mais qui ?

– Depuis combien de temps, Otto Muerter a-t-il construit son laboratoire ? demanda encore Simon Antoine.

– Environ deux ans et demi. Cependant il demeure dans la montagne depuis plus longtemps. Je crois que cela remonte au début de la guerre.

– Sortait-il plus souvent avant la construction

de l'édifice ?

– En autant que je me rappelle, on le voyait de temps à autre à l'église. Mais il a cessé subitement de pratiquer sa religion. Les gens ont même trouvé cela bien étrange.

– Je te crois en effet. Dans un petit village comme Rougemont, on remarque toujours cela.

IV

Conspiration scientifique

Simon Antoine refusa l'invitation à coucher de son jeune ami et, après avoir pris des nouvelles du chirurgien, il s'en retourna à l'hôtel pour se préparer à tenter le coup décisif qui percerait le mystère.

Son premier soin fut d'appeler le lieutenant de la police provinciale qui était en charge des investigations.

Il prit cependant la précaution de faire son appel d'un téléphone public dans l'hôtel, afin de ne pas dévoiler son identité.

– Allo, lieutenant, ici le Domino Noir.

– Oui. Il y a du nouveau. Êtes-vous au courant ?

– Pas du tout. De qui s'agit-il ?

- Cette vieille folle que vous m’avez dit de surveiller ou de détenir...
- Oui...
- Eh bien ! elle a été assassinée elle aussi avant que mes hommes n’aient pu mettre la main dessus.
- De quoi est-elle morte ?
- Une balle de revolver, calibre 38.
- Où l’avez-vous retrouvée ?
- Tout près de la demeure du peintre René Sauders.
- Avez-vous des nouvelles de celui-ci ?
- Aucune encore. Je suis persuadé maintenant qu’il est mort.
- Cela ne fait pas de doute, apparemment...
- Que voulez-vous dire : apparemment ?
- Je vous expliquerai plus tard, ce soir.
- Vous avez donc du nouveau, vous aussi ?
- Oui et je serai en mesure de vous livrer le coupable au cours de la soirée.

– Vous voulez parler du meurtrier du gardien de la fonderie ?

– Oui. Mais il a fait d'autres victimes aussi.

– Lesquelles ?

– Je vous expliquerai plus tard.

– Quand ?

– Rendez-vous avec un couple d'hommes près du laboratoire d'Otto Muerter, ce soir vers onze heures. Il y a un petit bureau privé. C'est là que je serai avec le meurtrier.

– On me dit que la propriété du vieux savant est solidement entourée d'une clôture avec système d'alarme...

– Rendez-vous à la barrière, elle sera ouverte et les sonneries ne fonctionneront pas.

– Nous y serons.

– Auparavant cependant, vous pouvez surveiller les complices du meurtrier.

– Qu'y sont-ils ?

– Les faux médecins qui se sont enregistrés à l'hôtel.

– Vous ne voulez pas dire les célébrités qui sont en visite chez le savant depuis samedi soir ?

– Ce sont ces personnages-là, mais croyez-moi, ils sont tous faux.

– J’ai envie de les faire mettre sous verrou immédiatement.

– Attendez donc. Ils seront à l’hôtel bientôt, et n’en ressortiront pas. Si vous les coffrez immédiatement, ils pourraient peut-être d’une façon ou d’une autre donner l’éveil au maître criminel pour qui ils travaillent.

– Je me contenterai donc de les faire surveiller.

– À ce soir alors.

Et le Domino Noir ferma le téléphone.

Vêtu de noir et le visage recouvert de son masque habituel, le Domino Noir inspectait attentivement la serrure de la solide barrière qui donnait accès chez Otto Muerter.

Rien n’avait été laissé au hasard. Il s’agissait

d'une serrure faite sur ordre et capable de résister aux plus durs coups.

À cette serrure également se ramifiaient les systèmes de sonneries qui défendaient l'entrée.

Cependant le célèbre chasseur de criminels en avait vu d'autres.

Après quelques minutes de travail, il parvint à neutraliser le courant électrique.

Ainsi il ne restait plus qu'à ouvrir la porte.

À l'aide de ses instruments spéciaux, il ne tarda pas à faire jouer le pêne.

À cette heure, Otto Muerter, ou celui qui avait pris sa place, devait se trouver seul dans le grand domaine.

La visite de l'après-midi avait renseigné suffisamment le Domino Noir pour qu'il puisse se diriger directement vers son but.

Il avait même pris la précaution de laisser une fenêtre du petit bureau qu'il voulait visiter à nouveau, ouverte de quelques pouces. Si le savant ne s'en était pas aperçu, il lui serait très facile d'entrer.

Heureusement la fenêtre était encore ouverte.

En un bond le Domino Noir était dans la pièce et allumait alors sa lumière de poche qu'il eut la précaution de voiler avec ses doigts, ne laissant percer qu'un petit rayon entre deux doigts.

Il n'y avait personne et on n'entendait aucun bruit dans les environs.

Les quartiers du savant se trouvaient en effet dans une autre partie de l'immense construction à un seul étage.

Il y avait quantité de filières dans cette pièce, mais c'est un petit coffret de métal qui avait spécialement attiré l'attention du visiteur de l'après-midi.

On voyait facilement qu'il contenait des documents très importants car la serrure en était une des plus difficiles que le Domino n'ait jamais eu à ouvrir.

En dedans sept contrats, dont chacun concédait la propriété exclusive du laboratoire, à une personne différente.

Par ailleurs les contrats se ressemblaient tous.

Un donateur avait consenti à fournir les \$200 000. nécessaires à l'érection et à l'ameublement du laboratoire, moyennant l'entrée en possession de la propriété après la mort du savant.

Les deux premiers noms qui figuraient étaient ceux de Sylvère Brisson et d'Edmond Dupuis.

Ainsi cette histoire de laboratoire n'avait été qu'un prétexte pour voler \$1 200 000.

C'est probablement cela que Dupuis avait découvert et était venu confier à Brisson.

Mais comme Brisson avait voulu avoir des explications d'Otto Muerter, celui-ci s'en était débarrassé.

Alors les ossements frais, ceux de la fournaise de la fonderie, n'étaient autres que ceux de Brisson.

La hache avait servi à le dépecer.

Mais comment s'était-elle trouvée ensuite entre les mains de la folle, qui était en même temps la servante du peintre Sauders ?

Il n'y avait qu'une explication à cela.

Otto Muerter était mort depuis longtemps et quelqu'un avait pris sa place. Cette hypothèse justifiait les ossements vieux de deux ou trois ans.

Mais qui était maintenant celui qui se faisait passer pour le savant ?

René Sauders, naturellement !

Le Domino Noir avait proféré cette exclamation à haute voix, sans s'en apercevoir.

Il fut donc surpris d'entendre une réponse :

– Vous avez trouvé, Domino Noir ! j'avoue même que vous êtes très intelligent. Malheureusement cela ne vous servira pas à grand chose, car je vais avoir l'honneur de débarrasser l'humanité de mes confrères, les gens peu scrupuleux, de votre encombrante présence.

Celui qui se faisait passer pour Otto Muerter se tenait devant le Domino Noir, un revolver de gros calibre à la main.

Mais le Domino ne broncha point. Il s'était déjà trouvé dans des impasses aussi difficiles et en était sorti victorieux.

Il dit donc d'un air calme :

– Avant de m'envoyer dans l'au-delà, je voudrais vous dire où vous pouvez retrouver le diamant que vous avez probablement perdu en dépeçant Sylvère Brisson.

– Tenez, vous aviez trouvé ça aussi. Très habile !

– Tenez-vous au diamant ?

– Je vais vous dire que je suis assez riche maintenant que je ne me dérangerai pas pour l'aller chercher. D'ailleurs il aidera à expliquer ma disparition.

– Vous ne paraissez pas craindre d'être jamais découvert ?

– Si vous êtes habile de votre côté, n'oubliez pas que je l'ai été du mien.

– J'admets que vous avez monté une formidable affaire. Vous me permettez, n'est-ce pas d'en faire le résumé avant d'aller retrouver Saint-Pierre. Il pourrait en effet me demander de vos nouvelles et je ne voudrais pas le renseigner à moitié.

– Vous avez certainement le sens de l’humour jusqu’à vos derniers moments, fameux Domino.

– Merci du compliment. Alors je résume. Vous me corrigerez, si je fais erreur.

– Le jeune convient. Allez-y. Je vous donne cinq minutes...

– Il y a deux ans et demi, près de trois vous avez tué le vieux savant Muerter...

– Pardon : Je l’ai trouvé mort ici. Mais j’ai conservé son corps et ai décidé de l’utiliser.

– C’est alors que vous avez fait renfermer la propriété et avez commencé la réclusion qui vous servait, quand vous deviez vous montrer dans votre studio ?

– C’est bien ça. D’après le mort, j’ai fait une peinture grandeur naturelle, afin de bien conserver les traits que je devais imiter.

– J’ai vu la peinture dans votre studio.

– Je sais. Ma vieille folle de bonne me l’a dit. Mais elle vous avait trop parlé aussi et j’ai dû la tuer.

– Vous y prenez goût.

– Souvent nécessité fait loi.

– Donc après que Muerter fut mort, vous avez approché des financiers généreux et leur avez demandé de l'argent pour construire votre laboratoire. Chacun ignorait les contributions des autres et pensait posséder en retour un titre authentique.

– Bien trouvé ! C'est pour cela que je vous dis que je suis riche maintenant.

– Mais vos faux médecins qui venaient vous voir ?

– J'en avais besoin pour surveiller mes intérêts et faire parade de science.

– Tout cela est très bien.

– Alors je vous donne une minute exactement pour penser à vos fins dernières.

En disant cela, le pseudo-Otto Muerter fit le mouvement de tout le monde qui regarde à sa montre bracelet, lorsqu'on veut faire un calcul précis de minutes.

Ce mouvement avait suffi au Domino Noir pour qu'il en profitât pour s'élançer sur le bandit et le désarmer.

Le combat ne fut pas long, car le Domino Noir savait à quoi s'en tenir sur les méthodes les plus modernes d'attaques et de défense.

D'ailleurs la police provinciale faisait son entrée dans la pièce et prenait possession de Sauders.

– J'avais oublié une question, Sauders, dit le Domino Noir avant de disparaître dans la nuit. C'est vous n'est-ce pas qui avez assailli, mon ami le docteur Arpin, pour rentrer en possession de votre porte-bonheur ?

Le peintre voulut à son tour faire parade de sang-froid et répondit :

– Oui. Mon fils m'avait prévenu.

Cet ouvrage est le 293^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.